

URBAIN  
ET JOSÉPHINE,  
VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par M. RABOTEAU;

*Représenté pour la première fois, sur le théâtre  
du Vaudeville, le 23 brumaire an XI.*



A PARIS,

Chez BARRA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière  
le théâtre Français de la République, n<sup>o</sup>. 51.

AN XII. (1803.)

---

**PERSONNAGES.            ACTEURS.**

DULIS.		M. <i>Lenoble.</i>
JOSEPHINE, sa fille.	} âgés de 12 à 14 ans.	{ Mlle <i>Minette.</i> Mlle <i>Caroline.</i>
URBAIN, son neveu.		
PIERRE.	} paysans.	{ M. <i>Hypolite.</i> M. <i>Mazilly.</i>
ANTOINE.		
JUSTIN, fils de Pierre.		M. <i>Sevestre.</i>
LUCETTE, fille d'Antoine.		Mlle <i>Arsène.</i>
Mad. DUMONT. gouvernante.		Mlle <i>Bodin.</i>

*La scène est dans la vallée de Montmorency,  
chez Dulis.*

---

# U R B A I N E T J O S É P H I N E.

---

*Le théâtre représente un petit salon de campagne.*

---

## S C E N E P R E M I E R E.

DULIS, seul, en robe-de-chambre : il regarde à sa montre en entrant.

COMMENT ! déjà neuf heures ! je ne m'en serais pas douté. La belle matinée !... Je ne pouvais mieux commencer mon année champêtre dans la vallée de Montmorency. Le ciel le plus pur ! une aurore... superbe !... une fraîcheur ravissante !... A Paris pourtant, je n'aurais rien eu de tout cela.

*Air : du vaudeville de Lathénie.*

Combien nous y perdons de pas  
Pour chercher l'air et la lumière !  
L'aurore ne s'y montre pas,  
Le soleil ne s'y montre guère.  
Le soir, le matin, suivant moi,  
S'y confondent, quoique l'on fasse ;  
Il faut quitter Paris, ma foi,  
Pour les retrouver à leur place. } *bis.*

(*Très-gaiement.*) Et mes jeunes gens !... tout matinal que je suis, ils étaient levés bien avant moi. Ils sont allés visiter avec le jardinier leur propriété particulière... Trois arpens ! qui renferment tous les genres de culture !... Il y a vraiment de quoi perdre la tête. Enfants aimables !... voilà déjà deux ans que je leur ai fait ce cadeau. C'était m'y prendre de bonne heure... et tant mieux.

Air : *De la piété filiale.*

De l'arbousseau qu'eux-mêmes ont planté.

Un jour ils goûteront l'ombrage :

Ils vont sourire à son premier feuillage ;

Et je jouis de leur félicité.

Où, je crois à leur âme pure ,

Offrir le secret du bonheur ,

En occupant leur esprit et leur cœur

Des simples goûts de la nature. bis.

(*En riant.*) On les prendrait par fois pour de grands propriétaires... Ils se disputent, se querellent même ; mais c'est ordinairement pour mieux s'entendre et pour s'aimer davantage. La tête est si vive, et le cœur si bon !...

## SCÈNE II.

D U L I S, Mad. D U M O N T.

Mad. D U M O N T.

Ah ! vous voilà déjà rentré, monsieur !

D U L I S.

Mais oui, madame ; et ce n'est pas sans avoir fait quelque chemin. Je ne m'en plains point au reste.

Mad. D U M O N T.

Urbain et Joséphine ne sont donc pas allés avec vous ?

D U L I S.

Oh ! que non, ils étaient encore plus pressés que moi...  
(*en riant.*) Les trois arpens !

Mad. D U M O N T.

Nos petits propriétaires seront satisfaits. La campagne promet beaucoup. Ah ! monsieur, vous ne pouviez les rendre plus contents.

D U L I S.

J'use de tous les moyens que me permet la modicité de ma fortune, pour leur faire connaître les douceurs de la vie, en les accoutumant à cette simplicité qui en est le premier charme.

Mad. D U M O N T.

Oh ! vous l'entendez à merveille.



D U L I S.

Il faut bien que je rende à ma fille, à cet intéressant orphelin, devenu mon fils, tout le bonheur qu'ils me donnent; et je ne néglige rien pour acquitter ma dette... Les voici, je pense.

Mad. D U M O N T.

Ce sont eux.

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, URBAIN, JOSÉPHINE.

(Les enfans entrent en sautant et vont se jeter au cou de

Dulis.)

Ensemble.

J O S É P H I N E.

Mon bon papa!

U R B A I N.

Mon cher oncle!

D U L I S, *les embrassant tendrement.*

Bonjour, mes amis... Eh bien? comment avez-vous passé la nuit?

U R B A I N.

A merveille... Mais parlons de la matinée.

J O S É P H I N E.

Oh! oui, de la matinée.

D U L I S, *souriant.*

Je ne demande pas d'où vous venez. Combien de fois avez-vous déjà fait le tour de votre domaine?

U R B A I N, *gravement.*

Vous plaisantez, mon oncle, mais je serais vraiment fatigué... si l'on pouvait se fatiguer dans ses terres.

D U L I S.

Tout va bien, n'est-ce pas?

J O S É P H I N E.

Oh! papa, mon joli bosquet!

U R B A I N, *d'un air d'importance.*

Et mes vignes!

J O S É P H I N E.

Et nos bleds!

U R B A I N .

Et nos arbres à fruit ! nos pommiers, nos cerisiers !...  
oh ! c'est charment ! c'est charment !...

Air : *De l'Enfantine.*

Sous l'œil d'un propriétaire ,  
Tout s'embellit , tout prospère ;  
C'est un charme , sur ma foi ,  
De voir sa terre autour de soi .

Ah ! dans son bien  
Comme on est bien ?  
J O S É P H I N E .

Tout y sourit :  
Comme on jouit !  
U R B A I N .

Là , tous les jours  
Semblent trop courts .  
J O S É P H I N E ,

Et chaque instant  
Rend plus content .  
U R B A I N .

Oh ! vive au propriétaire !  
Moi , je n'en fais pas mystère ;  
Il faut l'être un peu , d'honneur ,  
Pour bien juger de son bonheur .

Au printemps  
Les boutons naissans...  
J O S É P H I N E .

Tout s'épanouit .  
U R B A I N .  
Le fruit s'arrondit .  
J O S É P H I N E .

Suivant les saisons  
U R B A I N .  
Viennent les moissons .  
J O S É P H I N E .

Dés épis dorés ,  
U R B A I N .  
Des raisins bien colorés .  
E N S E M B L E .

Sous l'œil d'un propriétaire ,  
Tout s'embellit , tout prospère ;  
C'est un charme , sur ma foi ,  
De voir sa terre autour de soi .

Mad. D U M O N T .

Quelquefois cependant...

URBAIN.

Oh ! je sais ; nous avons la grêle , les gelées... mais tout cela se répare.

DULIS.

Et tu régleras bientôt tes comptes ?

URBAIN.

Oh ! oui , mon oncle. J'ai déjà vu mes gens... Jacques , Bastien , ce sont de bons enfans : je suis fort content d'eux.

DULIS.

Cela te regarde au moins. J'ai voulu , mes amis , que vous fissiez valoir par vous-mêmes ; et c'est dans ce but que j'ai formellement excepté de ma ferme le terrain que je vous ai donné. Je dis donné : il est bien à vous ; et quelque usage que vous en veuillez faire , je n'ai plus le droit de m'y opposer.

URBAIN.

Oh ! je promets bien de ne jamais le vendre.

DULIS.

Même dans le cas où vous en auriez la fantaisie , je m'engage à remplir pour vous toutes les formes qui pourraient être nécessaires.

JOSÉPHINE.

Faire valoir ses terres soi-même ! c'est un plaisir de plus , mon bon papa.

URBAIN.

Oh ! oui , sans doute.

*Air : Vaud. de l'Aveugle supposé.*

De nos champs , j'aime la parure ;  
Mais combien je suis égayé ,  
En pensant que dans leur culture ,  
Le pauvre n'est pas oublié !

JOSÉPHINE.

Nous serons , on le sent , je gage ,  
Heureux d'y voir les moisonneurs ;  
Mais nous comptons pour davantage  
Le plaisir d'y voir les glaneurs. *bis.*

DULIS, l'embrassant.

Bien , ma fille !

URBAIN, avec transport.

Ils sont tous si bonnes gens dans cette belle vallée !

Oh! oui, la vallée est heureuse en habitans; et vous apprécierez mieux encore un jour l'intérêt des souvenirs qui la remplissent.

Air : *Deu parlement.*

Ici d'un sage ou d'un héros  
Pas-tout respire la mémoire.  
Ici, dans le sein du repos  
Catinat semblait fuir la gloire.  
Mais de nos cœurs reconnaissans  
Qui ne devinerait l'hommage,  
En voyant jouer nos enfans  
Sous les bosquets de l'hermitage. *Sto.*

J O S É P H I N E.

Oh! oui, l'hermitage!... je l'aime bien.

U R B A I N.

Et moi aussi, mon oncle. Mais je songe que je n'ai pas encore vu Justin... Je vais chez lui.

J O S É P H I N E.

Moi, je vais voir mes oiseaux et mes fleurs.

D U L I S.

Vous oubliez le déjeuner?

U R B A I N.

Oh! que non, mon oncle.

J O S É P H I N E.

Il s'est fait en route.

D U L I S.

Voilà ce qui s'appelle songer à tout.

U R B A I N.

Vous nous avez si souvent dit que la prévoyance était la vertu des propriétaires!... Au revoir, mon oncle.

J O S É P H I N E.

Adieu, papa.

(ils sortent gaiement et se séparent dans le fond.)

SCÈNE IV.

Mad. DUMONT, DULIS.

D U L I S.

Il va trouver Justin, son principal homme d'affaires.



Mais, j'y songe... comment Justin n'était-il pas hier parmi tous ces bons paysans qui vinrent fêter notre retour?

Mad. DUMONT.

Son mariage avec la fille d'Antoine doit bientôt se conclure.

DULIS.

Ah! vous avez raison, c'est cela; d'autant mieux que Lucette y manquait aussi. Rien n'est plus naturel; ils pensent à eux.

Mad. DUMONT.

Ils ne vous oublient pourtant pas: car voilà Lucette avec son bouquet.

DULIS.

La pauvre petite!

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LUCETTE.

(Elle entre avec timidité et fait plusieurs révérences.)

DULIS.

Bonjour, bonjour, Lucette.

LUCETTE, *l'air fort triste.*

Vot' servante, M. Dulis.

DULIS.

Eh bien! qu'est-ce?

LUCETTE, *lui présentant des fleurs.*

Vlà c'qu'c'est; M. Dulis... et puis encoré, c'est qu'je vous aimons toujours... c'est qu'si je n'vous avons pas vu hier avec les aut', je n'vous en aimons pas moins.

DULIS.

Oh! j'en suis persuadé... Je conçois qu'on est occupé... lorsqu'on se marie... (*gaiement.*) car on se marie dans ce pays-ci.

LUCETTE, *avec un gras soupir.*

Ah! M. Dulis.

DULIS.

Comment donc? quel air de tristesse!

Mad. DUMONT.

Mais je crois qu'elle pleure.

Urbain et Joséphine.

B

LUCETTE, *voulant retenir ses larmes.*

Moi, ben du contraire... C'est que j'avons tant d'plaisir... tant d'joie... d'vous voir...

DULIS.

On ne me trompe pas, mon enfant... vous avez quelque peine : qu'est-ce donc ?

LUCETTE, *toujours de même.*

Mon dieu, M. Dulis, pardon, excuse !

Air : *Ce n'est pas sa faute.*

Quand vous arrivez ici,

Chacun est sans faute,

Ben joyeux... croyez qu'aussi

Mon cœur n'y fait faute.

Croyez, qu'dans mes yeux, enfin,

Si vous voyez du chagrin,

C'est la faute à mon parrain,

Ce n'est pas ma faute.

DULIS.

Votre parrain !... comment maître Pierre !... le père du prétendu !

LUCETTE, *pleurant tout-à-fait.*

Oh ! gn'i a pus d'prétendu.

Mad, DUMONTE.

Comment ?

DULIS.

Eh que me dites-vous-là ? je croyais tout arrangé.

LUCETTE.

C'est ben vrai, M. Dulis, ... mais tout s'dérange à présent.

Air : *Dans ma cabane obscure.*

Pour notre mariage

Tout était préparé ;

Pour not' petit ménage,

Tout allait à not' gré :

Mâis v'là-t-i pas qu'a s'heare

On n'en veut plus finir,

Il faut ben que je pleure...

( *une révérence.* )

Sanf votre bon plaisir.

DULIS.

Mais non, je n'aime pas du tout qu'on pleure, moi. Dites-nous donc par quel accident...

LUCETTE.

C'est l'père d'Justin qu'est l'accident, M. Dulis.

DULIS.

Comment ! il s'opposeraît... Et quelles peuvent être ses raisons ?

LUCETTE.

Oh ! v'là justement c'que mon père n'a jamais voulu m'dire.

DULIS.

Et depuis quand ont-ils changé de résolution ?

LUCETTE.

Oh ! y a déjà ben long-tems... v'là deux jours.

Mad. DUMONT.

Que tout est rompu ?

LUCETTE.

Qu'on m'a défendu d'parler à Justin.

DULIS.

Madame Dumont, vous irez dans quelques momens chez maître Pierre, et le prierez de venir dans la journée.

Mad. DUMONT.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

LUCETTE.

Air : *Des coquilles.*

Maazell' Dumont, vous qu'êt si bonne,

Si vous voyais mon p'tit Justin,

Dit-li qu's'i faut qu'i m'abandonne.

J'en mourrai bientôt de cha grin.

Dit-li ben que toujours je l'aime ;

Dit-li de n'pas se déroier,

Et qu'si j'ne l'ôte pas à li-même,

C'est qu'on m'défend de li parler.

DULIS.

C'est bien. J'ai quelques affaires dans le village voisin, mais dans deux heures je serai de retour... Au revoir, Lucette. (*il sort.*)

SCENE VI.

Mad. DUMONT, LUCETTE.

Mad. DUMONT.

Et l'on ne peut pas deviner les raisons de maître Pierre ?

LUCETTE.

Oh ! dam' voyais-vous, madame Dumont, je n'savons d'v'nér les choses que quand on nous les dit. Est hâs ! mais, v'là-t'i pas mon père qui m'charche ?

## SCENE VII.

LEL PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

Ah ! sarviteur, madame Dumont.

Mad. DUMONT.

Bonjour, M. Antoine.

ANTOINE, *d'un ton ferme, mais sans dureté.*

Eh ben Lucette, c' bouquet doit êt' donné ? allons, vite à la maison.

Mad. DUMONT.

Oh ! ne la grondez pas.

LUCETTE.

V'là qu' j'y allons, mon père.

ANTOINE, *à part.*J'somm' sûr qu'all' n'rencontrera pas Justin. (*haut.*)

M. Dulis est sorti ?

Mad. DUMONT.

Avez-vous à lui parler, M. Antoine ?

ANTOINE.

Oh ! pas du tout. (*à sa fille.*) Eh ben, tu n'es pas partie ?

LUCETTE.

Mais v'là qu' j'm'en vas.

Mad. DUMONT.

Reposez-vous, M. Antoine. Causons un peu.

(*Lucette sort lentement : son père la suit des yeux.*)

ANTOINE.

Vous êt' trop bonne, madame Dumont.

## SCENE VIII.

Mad. DUMONT, ANTOINE.

Mad. DUMONT, *à part.*

Je ne voudrais pas demander ; mais je voudrais bien savoir.

ANTOINE.

Eh ben, madame Dumont ! vous v'là donc des mètres ?

Mad. DUMONT.

Oui, M. Antoine, et je m'en félicite.

A N T O I N E.

J'nous en félicitons itou. Vous êtes eun' si brav' dame !

Mad. D U M O N T.

Et vous êtes tous de si bonnes gens !

A N T O I N E.

Ah ! tous !... oui... comm'ça.

Mad. D U M O N T.

Vous vivez en si bonne intelligence.

A N T O I N E.

Oui... Cahin, caha !

Mad. D U M O N T, *à part.*

Je vais tout apprendre.

A N T O I N E, *de même.*

J'gagu qu'not' fille aura déjà jaseé... Dam ! c'est naturel.

Mad. D U M O N T.

La bonne intelligence ! c'est charmant. Il n'en est pas tout-à-fait de même à Paris.

*Air : Bouton de Rose.*

Comme à la ville

Chacun se donne du tourment !

On se fache, on est difficile.

A N T O I N E.

Eh ! mais, j'faisons ici, voir'ment,

Comme à la ville. ... *54.*

Mad. D U M O N T.

Ah ! vous m'étonnez.

A N T O I N E.

Bon ! queul' étonnement !... Conv'nais qu'vous savais déjà...

Mad. D U M O N T.

Quoi donc ?

A N T O I N E.

Qu'vous savais... c'que vous savais... Lucette n'sort pas d'ici pour rien.

Mad. D U M O N T.

Ah ! oni, j'ai bien entendu dire que son mariage était rompu... Mais je n'ai pas voulu le croire.

A N T O I N E.

Oh ! morgué ! vous pouvez croire : c'est vrai, vlà tout.

Mad. D U M O N T.

Et ce n'est sûrement pas de vous que cela vient ?

A N T O I N E.

Oh ! pour ça... non... Mais t'nais, ne m'demandaient rien, j'finirions par tout vous dire ; et j'sommes conv'nus d'n'en pas parler.

M a d. D U M O N T.

Je respecte vos secrets.

A N T O I N E.

Oh ! gn'i a pas d'respect qui tienne. N'y s'avissais pas d'être curieuse, ça s'ra pus sûr ; car, franch'ment, ça m'pèse avec vous.

M a d. D U M O N T, *vivement.*

Pourrais-je vous être utile à quelque chose ?

A N T O I N E.

Oh ! voir'ment non ; car si j'parlions, ça s'rait sous condition que vous n'parleriais pas... sur-tout à M. Dulis ; il en voudrait trop à Pierre, et c'est ben assez d'êt'brouillé avec li, sans l'brouiller encore avec d'autres.

M a d. D U M O N T.

C'est bien penser M. Antoine ; mais vraiment on n'y comprend rien.

A N T O I N E.

Oh ! ventregué ! je n'l'comprendons què trop.

*Air : Et puis je bois pour chanter.*

J'étions tous en train de rire,  
Et v'là tout l'mond' desolé ;  
Déjà partout j'entends dire  
Que le diabl' s'en est mêlé.  
C'discours n'est qu'trop raisonnable,  
J'en conv'nons en enrageant.  
Il est ben vrai qu'c'est le diable,  
Pisque, margué ! c'est l'argent. *bis.*

M a d. D U M O N T.

Ah ! ah ! l'intérêt !

A N T O I N E.

*Même air.*

J'aimons mieux la paix qu'la guerre ;  
Et sans y fair' de façons,  
Hier encôr au voisin Pierre  
J'voulions donnet... des raisons.  
Des raisons ! ben, queu sottise !  
I rit ; et moi, j'vas songeant :  
A-t-i raison, quoiqu'i dise,  
Sti-là qui n'a pas d'argent ? *bis.*

Mad. DUMONT.

Pas souvent à la vérité, quoiqu'il n'ait pas toujours tort...  
Mais enfin, comment maître Pierre, connu pour un honnête  
homme, manque-t-il à sa parole ? car tout était convenu.  
( on entend Urbain et Joséphine qui se disputent dans la  
coulisse. ) Mais qu'est cela ?

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, URBAIN, JOSÉPHINE.

URBAIN, avec chaleur.

Non, mademoiselle, cela ne sera pas.

JOSÉPHINE, avec un peu plus de modération, mais d'un  
ton de vivacité.

Mais vraiment, c'est bientôt dit.

URBAIN.

Ce sera du bled l'année prochaine.

JOSÉPHINE.

Il faudra du moins consulter papa là-dessus.

URBAIN, se rengorgeant.

Vous savez bien qu'il s'en rapporte à moi.

JOSÉPHINE.

Mais quand tu es seul de ton avis ?

Mad. DUMONT.

Qu'est-ce donc, mes enfans ? il me semble qu'on se que-  
relle.

ANTOINE, riant.

Oui, morgué, g'ni a du micmac.

URBAIN, montrant Joséphine.

Si l'am se querelle, c'est bien sa faute ; que ne penses-  
tu comme moi ?

JOSÉPHINE, ironiquement.

C'est tout simple.

URBAIN.

Air : Du pré Saint-Gervais.

Joséphine croit peut-être

Qu'elle ne se trompe en rien.

JOSÉPHINE.

Pourvu que tu sois le maître,

Ce qu'on veut, tu le veux bien.

U R B A I N.

Toujours du raisonnement !

J O S É P H I N E.

Toujours de l'entêtement !

U R B A I N.

C'est charmant !

J O S É P H I N E.

C'est galant !

E N S E M B L E.

Je t'en fais sincèrement

Mon compliment. *bis.*

A N T O I N E, *riant.*

Ah ! ah ! les drôl'd'enfans !

Mad. D U M O N T.

Ce n'est peut-être que faute de s'entendre bien ?

U R B A I N, *toujours emporté.*

Sans doute, c'est qu'elle ne veut pas m'entendre. Je veux faire semer pour l'année prochaine, du bled jusqu'à mon cerisier... Vous savez bien ?

J O S É P H I N E, *avec plus de vivacité.*

Son cerisier ! vous l'entendez... Pourquoi pas le nôtre

Mad. D U M O N T.

Bon ! autre difficulté !

U R B A I N.

Oh ! pour cela, mademoiselle...

J O S É P H I N E.

Tout n'est-il pas à nous deux ?

U R B A I N.

Oui, le terrain... Mais pour cet arbre, que j'ai planté, que j'ai soigné moi-même... Vous savez bien que nous sommes convenus, que j'en ferais seul la cueillette... quitte à vous en faire part, si bon me semblait.

J O S É P H I N E.

Toi seul est convenu de cela, mon cousin ; ou j'ai mauvaise mémoire.

U R B A I N, *avec prétention.*

Ce n'est pas cela, ma chère cousine... mauvaise tête.

J O S É P H I N E.

Vraiment, j'aurais besoin de la tienne.



URBAIN. 10

C'est vrai... mais je la garde : elle servira pour deux.  
Voyez cette petite étourdie !

JOSÉPHINE.

Oh ! le petit obstiné !

Mad. DUMONT.

Comment ! des injures !

Air : de *Florine*.

Eh ! mais, Urbain et Joséphine,  
Je ne vous reconnaîs pas là.

URBAIN.

Moi, je reconnais ma cousine.

JOSÉPHINE.

Mon cousin est comme cela.

ANTOINE, *à part*.

Tout en s'âchant, i sont aimables ;

I sont voir'ment curieux :

Car, morgué, des gens raisonnables

Ne se querelleront pas mieux.

Non, morgué, etc.

URBAIN.

N'est-ce pas, Antoine, qu'on a bien tort de ne pas vouloir nous en croire, nous autres hommes ? Lorsqu'il s'agit d'affaires, nous nous y entendons un peu.

ANTOINE.

Oh ! morgué ! l'entendement ne vous manque pas.

JOSÉPHINE.

Je suis bien sûre que si Antoine écoutait mes raisons...

ANTOINE.

Oh ! vos raisons sont itou charmantes.

JOSÉPHINE.

Quant à l'histoire du cerisier...

URBAIN, *avec impatience*.

Joséphine, vous me fâchez tout de bon.

JOSÉPHINE, *avec beaucoup d'humeur*.

Moi, monsieur, je suis déjà fâchée.

Mad. DUMONT.

Oh ! cela passe le jeu.

ANTOINE.

Oui, ventergué, ça devient sérieux.

*Urbain et Joséphine.*

J O S É P H I N E , *avec dépit.*

Et si papa m'en croit , il nous partagera notre terrain. Il vaut mieux être bons voisins que mauvais associés.

U R B A I N , *de même.*

Je n'aurais pas osé le dire ; mais c'est à quoi je pensais.

J O S É P H I N E .

C'est dit.

U R B A I N .

C'est conclu. Mon oncle ne s'y refusera pas... N'est-ce pas madame Dumont ?

Mad. D U M O N T .

Je ne le pense pas du moins ; mais il aimerait mieux , à ce que j'imagine , vous voir en bonne intelligence.

J O S É P H I N E .

Ce n'est pas ma faute.

U R B A I N .

Ni la mienne. Je lui ai proposé de faire à ma fantaisie.

Mad. D U M O N T , *riant.*

Oh ! d'après cela , il est certain qu'on n'a rien à se reprocher.

U R B A I N .

Je recourne chez Justin que je n'ai pas trouvé : j'arrangerai tout cela ; et si mademoiselle persiste , nous parlerons de suite à mon oncle.

J O S É P H I N E .

Oh ! je lui parlerai peut-être avant toi.

U R B A I N , *sortant bien fâché.*

Tu es la maîtresse.

A N T O I N E .

J'sortons itou , madame Dumont. Au revoir.

Mad. D U M O N T .

Mais il me semble , M. Antoine , que vous aviez encore quelque chose à me dire.

A N T O I N E , *s'ensuyant*

Oh ! vraiment , j'n'en avons qu'trop dit. Salutent.

---

## S C E N E X.

J O S É P H I N E , Mad. D U M O N T .

J O S É P H I N E , *avec beaucoup d'humeur.*

La journée n'est pas heureuse.

Mad. D U M O N T .

Calmez-vous donc , Joséphine.

J O S É P H I N E .

Mais vraiment, ma bonne, vous en parlez bien à votre aise. Vous ne savez pas tout?... Il était tems que j'arrivasse.

Mad. D U M O N T .

Comment cela?

J O S É P H I N E .

Mademoiselle Lucette qui avait si bien ma confiance!

Mad. D U M O N T .

Eh bien?

J O S É P H I N E .

Eh bien, depuis deux jours elle n'avait pas arrosé mes fleurs; et mes oiseaux manquaient absolument de grain et d'eau.

Mad. D U M O N T .

Ah! Joséphine, il faut l'excuser.

J O S É P H I N E .

Toujours excuser! à merveille... Il est bien dur pourtant, quand on s'en rapporte à quelqu'un, que l'on paie encore...

Mad. D U M O N T .

Mais écoutez.

J O S É P H I N E .

Oh! j'en veux tout-à-fait à Lucette, vous avez beau dire.

Mad. D U M O N T .

Air : *Dans ce salon ou du Poussin.*

A Lucette pour en vouloir,  
Oubliez-vous comme elle est bonne!

J O S É P H I N E .

Joséphine, on doit le savoir

Aime à n'en vouloir à personne.

Mais fiez-vous à l'amitié!

Si j'avais tardé davantage,

Mes pauvres fleurs séchaient sur pied;  
Mes serins mouraient dans leur cage. } *bis.*

Mad. D U M O N T .

Mais encore une fois, Joséphine, il faudrait entendre Lucette.

J O S É P H I N E .

Oh! je l'ai déjà rencontrée.

Mad. D U M O N T .

Et grondée?

J O S É P H I N E .

D'importance. Elle avait l'air bien triste, et il y avait de quoi. Je lui ai reproché sa négligence... Elle pleurait... J'ai

même trouvé qu'elle pleurait un peu fort... Elle allait me répondre ; mais elle s'est enfuie , en voyant de loin maître Pierre... C'est sans doute un prétexte... Oh ! ne m'en parlez plus.

Mad. DUMONT, *à part.*

L'instant n'est pas favorable. (*haut.*) Il est tems que j'aie faire une commission pour M. Dulis. Trouvez-vous à mon retour sur la terrasse : j'aurai quelque chose à vous conter.

(*Ells sort.*)

JOSÉPHINE, *restée seule.*

Elle conte volontiers , ma bonne !... peine inutile !

---

### SCENE XI.

JOSÉPHINE, URBAIN, JUSTIN.

(*Urbain entre , écrivant sur des tablettes avec un crayon. Justin le suit avec l'air fort triste. Ils n'aperçoivent pas Joséphine.*)

URBAIN, *très-préoccupé.*

Tu dis donc , Justin ?...

JUSTIN.

J'dis , monsieur Urbain... Où en étions-je ?

JOSÉPHINE, *à part, se rangeant dans un coin de la scène.*

Voilà déjà monsieur Urbain qui calcule.

URBAIN.

Aux trois journées du petit Jacques.

JOSÉPHINE, *à part.*

Oh ! vraiment , il aime bien à calculer... Ne l'interrompons pas.

JUSTIN.

Cinquante sols... et vingt sols d'plus. (*Urbain écrit.*)

JOSÉPHINE, *avec impatience.*

Allons attendre ma bonne sur la terrasse. (*Elle sort sans être aperçue.*)

---

### SCENE XII.

URBAIN, JUSTIN.

URBAIN, *en soupirant.*

Pauvre garçon !

JUSTIN, *à part.*

Comme il est triste !... la bonn'p'tite ame !

URBAIN, *voulant reprendre courage.*  
Continuons, Justin.

JUSTIN.  
Mais, M. Urbain, n'vous affligeais donc pas comm'ça.  
J'nous r'pentirions d'vous avoir tout dit...

URBAIN.  
Oh ! ne te repens pas, Justin.

JUSTIN.  
Je n'l'ons dit qu'à vous, au moins. Je n'voulons pas qu'ça  
fasse du bruit dans l'village.

URBAIN.  
Allons, allons, voyons notre affaire.

JUSTIN.  
C'est ça, M. Urbain... Voyons toujours.

URBAIN, *regardant ses tablettes.*  
Ah ! mon dieu !

JUSTIN.  
Air : *Qu'un acteur froid et grimacier.* (de Frosine.)

Je disions donc qu'pour enn' journée...

URBAIN, *troublé*  
Je veux compter et je ne puis...

JUSTIN.  
Vous voyais ben que d'l'aut'année...

URBAIN, *à part*  
Vraiment... je ne sais où j'en suis. *bis.*  
(*il veut écrire.*)

JUSTIN.  
Monsieur Urbain ! comm'vot'main tremblé !  
Remettais-vous...

URBAIN, *n'y tenant plus.*  
Mon cher Justin !

De toi causions encore ensemble ;  
(*Il remet ses tablettes dans sa poche.*)  
Nous comptetons demain matin. *bis.*

JUSTIN.  
Oh ! c'est aussi trop d'bonté, voyais-vous ! Ça n'vous  
r'gard' pas, M. Urbain.

URBAIN, *avec sentiment.*  
Comment, cela te désespère !... et tu ne veux pas que  
cela me regarde !

JUSTIN.  
Tout c'que j'vous d'mandons, c'est d'n'en rien dire à M.  
Dulis : ça n'se saura qu'trop tôt.

URBAIN, *révant.*  
Oh ! je n'ai pas besoin de le dire à mon oncle.

J U S T I N.

J'avons troublé vot' joie... Mon dieu ! que j'somm' malheureux !

U R B A I N.

Air : *Ça n'se peut pas.*

N'li pus parler , c'est ben pénible ;  
 Mais voyais-vous , c'n'est pas là-tout.  
 N'y pus penser , c'est impossible ;  
 Et j'n'en viendrons jamais à bout.  
 Quand i vous faudra prendre femme ,  
 Vous sentirais , comm' nous , hélas !  
 Que quand c'est ben logé dans l'ame , }  
 Ça n's'en va pas , ça l's'en va pas. } *bis.*

## S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS, LUCETTE, Mad. DUMONT.

(*Les deux femmes entrent par la porte du fond, sans voir d'abord Urbain et Justin qui sont sur le devant de la scène.*)

M a d. D U M O N T.

Eh ! venez, venez, ma petite Lucette, puisque maître Antoine vous le permet... Nous passerons ensemble la journée... Cela vous distraira.

L U C E T T E.

Mon dieu ! je n'd'mandons pas mieux, madame Dumont.

U R B A I N, *sans les voir.*

Ne te décourage pourtant pas, Justin, cela peut changer.

J U S T I N, *tristement.*

Impossible, M. Urbain.

L U C E T T E, *apercevant Justin et s'arrêtant tout court.*

Ah ! madame Dumont !

M a d. D U M O N T.

C'est Justin ! je ne m'y attendais pas.

J U S T I N, *apercevant Lucette.*

Ah ! y'la Lucette !... sortons, M. Urbain, je n'pourrions pas y tenir. (*il s'avance sur le bord de la scène.*)

U R B A I N.

Allons, sortons, je le veux bien.

M a d. D U M O N T, *voulant empêcher Lucette.*

Venez-vous, Lucette ?

LUCETTE, *répétant le jeu de Justin.*  
Oh! oui, madame Dumont, allons-nous en ben vite.

MAD. DUMONT, *à part.*

Ces pauvres enfans!

LUCETTE, *à mad. Dumont, sans s'approcher de Justin, mais le regardant toujours.*

Air : *Je ne croyais pas vous déplaire.*

Comme i doit plaindre sa Lucette!

JUSTIN, *même jeu auprès d'Urbain.*

Comme all' doit plaindre son Justin!

LUCETTE.

N'sait-i pas comben je l'regrette!

JUSTIN.

De l'aimer on n'm'empêch'ra brin.

MAD. DUMONT, *à Lucette.*

Soyez tranquille;

Soyez sur-tout docile:

Peut être l'on fera

Que tout s'arrangera.

LUCETTE, *regardant toujours Justin.*

Pour obéir à mon père,

Je n'voulons pas li parler;

Mais... mais...

Dit'li de n'pas s'en aller. *bés.*

MAD. DUMONT, *avec Justin.*

Pour obéir à mon père, etc.

MAD. DUMONT, *emmenant Lucette.*

Allons, allons, venez... et comptez sur M. Dulis.

( *Lucette se laisse emmener sans perdre Justin de vue.* )

URBAIN, *posant Justin de l'autre côté,*

Va, mon pauvre Justin; et ne te désespere pas.

JUSTIN, *en sortant et à part, regardant toujours dans la coulisse opposée.*

All' s'en va. (*haut.*) Allons, vous avais raison, je n'pouvons pas reatèr. Au revoir, M. Urbain..

### SCENE XIV.

URBAIN, *seul.*

Un mariage rompu!... il me semble que cela doit être terrible... Oh! ouï, c'est terrible... Prenons notre parti.

SCENE XV.  
DULIS, *habillé*, URBAIN.

DULIS, *en entrant.*

Pierre ne tardera pas sans doute à venir, et j'ai dit à Antoine de me suivre. Ah ! voilà mon neveu ! Quel air grave !

URBAIN *est plongé dans la rêverie, et fait quelques tours sans voir son oncle.*

Non, cela ne vaudrait rien.

DULIS.

Il ne me voit pas.

URBAIN, *se croyant toujours seul.*

Ma foi, j'essaierai... Nous verrons.

DULIS.

Il parle seul.

URBAIN, *toujours de même.*

Si je ne réussis pas... Eh bien ! nous verrons encore... (*il aperçoit Dulis.*) Ah !

DULIS.

Qu'est-ce donc, mon cher ? Joséphine m'a parlé de brouillerie, de partage...

URBAIN, *embarrassé.*

Elle vous a déjà parlé, mon oncle ?

DULIS.

Mais, oui, sans doute... Et j'attends que tu me confirmes cette espèce de rupture... (*à part.*) qui ne m'épouvante pas.

URBAIN, *à part.*

Allons, décidons-nous.

DULIS.

J'excuse d'ailleurs ta préoccupation.

*Air : Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Il est permis, quand on a mainte affaire,  
De réfléchir, de paraître rêveur ;  
C'est naturel chez un propriétaire ;  
Et mon neveu de ce titre a l'honneur.

URBAIN.

J'y pensais bien, c'est la vérité pure ;  
Et si par vous Urbain est écouté,  
Il n'a jamais mieux senti, je vous jure,  
Tout le bonheur de la propriété.



D U L I S.

Ah ! ah ! quelques nouveaux projets ? Voyons : je n'ai pas renoncé au droit de te donner des conseils... si tu me les demandes.

U R B A I N, hésitant.

Mon oncle... Ce n'est pas tout-à-fait cela.

D U L I S.

Diantre ! tu veux agir seul ! Eh bien, j'ai promis de me n'en rapporter à ta sagesse. Tu veux donc décidément le partage ?

U R B A I N.

Oh ! mon oncle... c'est encore autre chose. (à part.) Comment m'y prendre ?

D U L I S.

Quelque spéculation ?

U R B A I N.

Mais oui... non... je crois qu'oui...

D U L I S, étonné.

Explique-toi.

U R B A I N, à part.

Allons, courage !

Air : *Je n'ai pas l'emploi magnifique.*

De ce terrain que je partage  
Grace à votre bonne amitié,  
J'aimais bien...

D U L I S.

Quel est ce langage ?

U R B A I N.

Que ma cousine eût la moitié.  
Mais je ne dois ici rien taire...

D U L I S.

Comment ?

U R B A I N.

J'aimerais encor mieux  
En être seul propriétaire,  
Qué de le posséder à deux. *Sts.*

D U L I S, très-surpris.

Mais Urbain ! tu m'étonnes un peu... Quoi, tu voudrais dépouiller ta cousine ?

U R B A I N.

Oh ! mon oncle, pouvez-vous le croire ?

D U L I S.

Où veux-tu donc en venir ?

Urbain et Joséphine.

D

URBAIN.

Je voudrais... lui faire une proposition.

DULIS.

Et quelle proposition ?

URBAIN.

De me céder sa part.. pour le prix que vous y mettriez vous-même.

DULIS.

Ah ! voici du nouveau... Eh ! de quelle manière pourrais-tu l'indemniser ? Aurais-tu par hasard assez d'argent ?

URBAIN.

Vous savez bien que non, mon oncle ; mais il n'y a que cette difficulté. Et si vous vouliez...

DULIS.

Quoi ?

URBAIN.

Me prêter...

DULIS.

Y pensez-vous, Urbain ?

URBAIN, *reprenant courage.*

Parfaitement, mon oncle. Vous savez que je dois commencer à travailler l'année prochaine chez M. Dorimon, ce banquier de vos amis, qui trouve que je n'écris pas trop mal, que je calcule assez bien, et qui vous a promis que, dès en commençant, je gagnerais chez lui... quelque chose ?

DULIS.

Fort bien ; je n'ai pas même oublié ma promesse de laisser à ton entière disposition le premier fruit de tes travaux. Mais enfin...

URBAIN, *sautant de joie.*

Eh ! bien, mon oncle, tout est arrangé.

DULIS.

Pas tout-à-fait encore.

URBAIN, *s'arrêtant avec timidité.*

Mais il me semble que si, mon oncle...

DULIS, *à part.*

Voyons jusqu'au bout.

URBAIN.

Air : *C'est encor mon enfant prodigue.*

Je paierai tous les intérêts.

DULIS.

As-tu consulté la prudence ?

Te priveras-tu sans regrets

D'un argent employé d'avance! *Bis.*

URBAIN.

Que cela ne vous gêne plus ;

J'ai prévu tout...

DULIS.

Qu'il t'en souvienne.

URBAIN, *le caressant.*

Tout... excepté votre refus

Qui me ferait bien de la peine.

Je ne refuserais pas de te donner cette marque de ma confiance ; mais Joséphine...

URBAIN.

Oh ! mon oncle , vous la déterminerez ; car c'est vous que je charge de la négociation.

DULIS, *riant.*

A ce qu'il me paraît , tu n'as pas mal compté sur moi.

URBAIN, *avec sentiment.*

Vous m'y avez si bien accoutumé !

DULIS, *avec bonté.*

Allons , je veux bien parler à Joséphine ; et dans quelques jours...

URBAIN.

Oh ! tout de suite , mon cher oncle , je vous en prie , tout de suite.

DULIS, *d'part.*

Je n'y comprends rien. (*haut.*) C'est donc bien pressé ?

URBAIN.

Très-pressé.

Air : *L'amour ainsi qu'la nature.* (de Fanchon.)

Rendez-vous à ma prière :

Terminez vite l'affaire.

Si je manquais ce marché ,

Comme je serais fâché !

Vous savez trop combien j'aime

A suivre en tout vos leçons...

Et vous me direz vous-même

Si j'ai bien placé mes fonds. *bis.*

---

## SCENE XVI.

DULIS, *seul.*

Que dois-je soupçonner de la commission qu'il me donne ?  
Acquittons-nous en cependant... Son heureux naturel m'en

fait un devoir. Je ne puis croire que ce soit ici la suite de la querelle de tantôt. Tout s'expliquera sans doute ; et je suis bien trompé si l'explication n'est pas satisfaisante. Mais c'est déjà maître Antoine.

SCENE XVII.  
DULIS, ANTOINE.

DULIS.

Vous voilà ; tant mieux. Pierre viendra bientôt, et nous verrons un peu...

ANTOINE.

Oh ! M. Dulis, tout est vu, sauf vot' respect.

DULIS.

Na pouvez-vous, en attendant, me confier ce qui vous brouille avec lui ?

ANTOINE.

Vous savais trop, M. Dulis, que j'vous dirions tout ben volontiers ; mais c'est que...

DULIS.

Qu'est-ce qui vous arrête ? vous n'ignorez pas combien j'aime la paix et le bien-être de mes voisins ?

ANTOINE.

C'est just'ment ça, voyais-vous ; v's'en voudrais trop à Pierre.

DULIS.

Il m'est difficile d'en vouloir à quelqu'un. Au reste, cette délicatesse vous fait honneur ; et si c'est un secret que je dois respecter...

ANTOINE.

Oh ! jarni, M. Dulis... I faut vouloir tout c'que vous voulais. (*mystérieusement, après avoir regardé si personne n'écoute.*) Dans le p'tit bien que j'devions donner à not' fille, i s'trouve aujourd'hui trois arpens d'moins que dans stila qu'i donne à son fils. (*jeu muet de Dulis.*) Un chien d'procès que j'devions gagner, m'ôte ça, parce que j'l'ons perdu.

DULIS.

Ah ! oui, votre procès ! mais la cause était si bonne !

ANTOINE.

Gn'i a pas d'honté... L'argent s'est mêlé d'ça, voyais-vous.

DULIS.

Ah ! l'argent !

ANTOINE.

Eh ! oui, l'argent ; toujours l'argent ! C'est chez nous  
comme à la ville. Oh ! dam ! j'nous donnons des airs.

DULIS.

Et Pierre que je croyais raisonnable, rompt tout à cause  
de cela ?

ANTOINE.

Comm' vous dites.

DULIS.

Air : *De la croisée.*

Pierre est-il donc avare ?

ANTOINE.

Eh ! mais,

Jusqu'ici je n'm'en doutions guère.

DULIS.

Et le plaisir d'avoir la paix ?

ANTOINE.

Jusqu'ici paraissait li plaire.

DULIS.

Et le bonheur de vos enfans ?

ANTOINE.

Bon ! à c'point-là si peu que j'touche

Ils toujours ses trois arpens -

Pour me fermer la bouche. *bis.*

DULIS.

Mais peut-être reviendra-t-il ?

ANTOINE.

Li ! franchement, j'craignons ben qu'non.

*(Joséphine entre)*

## SCÈNE XVIII.

DULIS, ANTOINE, JOSÉPHINE, dans le fond.

ANTOINE, poursuivant avec chaleur.

Et v'là pourtant deux familles en grippe, et deux jeunesse  
à fair' pitié... pour trois arpens qui m'manquent.

JOSÉPHINE, s'écriant.

Trois arpens ?

DULIS, se retournant avec surprise.

Quoi ! c'est vous, Joséphine !

A N T O I N E.

T'nais, morgué, j'n'étions pas seuls.

D U L I S.

Comment ! mais cela n'est pas bien.

J O S É P H I N E.

Papa, je n'écoutais pas, j'arrivais.

D U L I S.

Au reste, Joséphine est bonne fille : elle n'abusera de rien.

J O S É P H I N E.

Soyez tranquille, M. Antoine. (*d part.*) Cette pauvre Lucette ! comme je l'ai traitée !D U L I S, *observant, à part.*Voilà Joséphine qui rêve. (*haut.*) Antoine, j'ai à parler à ma fille. Allez faire un tour dans le jardin : je vous y ferai avertir.A N T O I N E, *sortant.*C'est dit, M. Dulis ; aussi ben, v'là M. Urbain qui vous charche. (*Urbain entre.*)

## S C E N E X I X.

D U L I S, J O S É P H I N E, U R B A I N.

U R B A I N, *dès son entrée.*

Est-ce fait, mon oncle ?

D U L I S.

Mais, mon cher neveu, vous êtes pressant.

J O S É P H I N E.

Monsieur voudrait déjà que le partage fût fait.

D U L I S.

Oh ! vraiment le partage !... Il s'agit bien de partage !

J O S É P H I N E.

Mais de quoi s'agit-il donc ?

D U L I S.

Le voici tout bonnement. Urbain voudrait avoir les trois arpens à lui seul.

J O S É P H I N E.

A lui seul ?

U R B A I N, *d'un ton sec.*

Non, ce n'est que cela.

D U L I S.

Et il propose de l'acheter à part.

U R B A I N .

Oui , mademoiselle , voilà ce que je propose .

J O S É P H I N E .

Acheter !

D U L I S .

Oui , nous avons pris des arrangemens , sauf les tiens pour-  
tant ; car tu es toujours la maîtresse de refuser si la propo-  
sition ne te convient pas .

J O S É P H I N E , avec joie .

Je suis la maîtresse ?

D U L I S .

Sans doute .

Air : *Du vaudeville du Procès .*

L'offre , qu'on te fait aujourd'hui  
A bien quelque droit de surprendre .

J O S É P H I N E .

Le cher cousin !... Il pense à lui .

D U L I S .

Décide... A quoi doit-il s'attendre ?

J O S É P H I N E .

Mais vraiment , il est singulier !...

Ma propriété m'est trop chère :

( *caressant Dulis .* )

L'argent peut-il jamais payer

Ce que l'on tient d'un bon père ? *bis .*

D U L I S .

Ainsi , tu refuses ?

J O S É P H I N E .

Oui , mon papa .

D U L I S .

Tu l'entends , Urbain ! et tu es sûrement trop raisonnable  
pour ne pas approuver son motif . A demain le partage .

J O S É P H I N E .

Le partage , soit .

D U L I S , *d. part .*

Laissons-les libres maintenant . Il y a là-dessous quelque  
chose . ( *haut .* ) Ah , ça , mes enfans , sans rancune .

U R B A I N .

Sans rancune... mais le partage au moins .

J O S É P H I N E .

Oh ! sûrement .

SCÈNE XX.

URBAIN, JOSÉPHINE.

URBAIN, *ironiquement*

Je te dois des remerciemens, Joséphine.

JOSÉPHINE, *de même.*

Mais, vraiment, Urbain, c'est à moi de t'en faire !

URBAIN.

Une fille entendue !

JOSÉPHINE.

Un garçon prévoyant !

URBAIN.

Et qui a raison !

JOSÉPHINE.

Qui ne peut pas avoir tort.

URBAIN.

*Air : de danse de Chimène.*

Il ne faut pas s'oublier, cousins.

JOSÉPHINE.

Entre nous, tu le prouves, cousin.

URBAIN.

Moi, je veux imiter Joséphine.

JOSÉPHINE.

Mon guide est en chemin,  
Urbain.

URBAIN.

De son bien Joséphine maîtresse,  
Au besoin sait maintenir ses droits.

JOSÉPHINE.

Mon cousin, toujours plein de sagesse,  
Des moyens sait m'indiquer le choix.

URBAIN.

Il ne faut pas s'oublier, etc.

URBAIN, *à part.*

Au reste, c'est bon.

JOSÉPHINE, *à part.*

Enfin, je sais à quoi m'en tenir... et du moins...

SCÈNE XXI.

URBAIN, PIERRÉ, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *à part.*

Voilà justement maître Pierre... Oh ! quelle mine ! allons, allons, un peu de courage.



URBAIN, *d part.*

Il n'a pas l'air trop agréable... mais c'est égal.

PIERRE, *saluant avec un air d'humeur.*

Bonjour les biaux enfans.

LES ENFANS, *ensemble.*

Bonjour, maître Pierre.

PIERRE.

M. Dulis est-il de retour à la maison ?

JOSÉPHINE, *d part.*

Si je pouvais lui parler seule !

URBAIN, *de même.*

Tâchons d'éloigner Joséphine.

PIERRE.

Y est-il ? n'y est-il pas ?

JOSÉPHINE.

Je le crois dans le jardin... Mon cousin, ne vas-tu pas l'avertir ?

URBAIN.

Mais, cousin, si tu y allais toi-même ?

JOSÉPHINE, *ironiquement.*

Il est obligeant !

URBAIN, *de même.*

Elle est aimable !

JOSÉPHINE.

Air : *du vaudeville d'Arlequin seul.*

Aujourd'hui ta sagesse brille

A n'être pas de mon avis.

URBAIN, *avec finesse,*

On voit souvent une vêtisse

Séparer les meilleurs amis.

PIERRE, *d part.*

Dans not' jardin c'est une pierre :

N's'auraient-i point d'dont i s'agit ?

URBAIN.

Que dit là-dessus maître Pierre ?

PIERRE, *ôtant son chapeau.*

Qu'ous avais, morgué, ben d'esprit.

JOSÉPHINE.

Que dit là-dessus maître Pierre ?

PIERRE.

Qu'ous avais, morgué, ben d'esprit.

URBAIN, *avec une gaîté affectée.*

De l'esprit ! oh ! je n'y pense pas. J'aime mieux sauter, courir, danser. Et je danserai bientôt, j'espère, aux noces de Lucette et de Justin.

*Urbain et Joséphine.*

B

PIERRE, *à part.*

Bon ! i n'savont rien.

JOSÉPHINE, *tristement.*

Aux noces de Lucette !... C'est bien dit si Lucette se marie.

PIERRE, *à part.*

Liantre ! i savont tout !

URBAIN, *affectant de la surprise.*

Comment si !

PIERRE.

Oh ! j'voyons ben qu'vous voulais nous en donner en garder.

JOSÉPHINE, *à part.*

Urbaïn serait-il instruit ?

PIERRE.

Mais puisqu'vous l'savais, j'voulons ben vous l'apprendre. Les noces ne se f'ront pas.

URBAIN.

Ah ! c'est singulier. Et pourquoi ?

PIERRE.

Oh ! pourquoi ! pourquoi ? (*à part.*) I n'savont pas du moins l'pourquoi.JOSÉPHINE, *d'un air piqué.*

Vois-tu, mon cousin, que j'avais deviné ?

URBAIN.

Je ne danserai donc pas... ça me dérange.

PIERRE.

Mais enfin, parlerons-je à M. Dulis ?... J'allons l'trouver.

JOSÉPHINE, *l'arrêtant.*Un moment, maître Pierre... (*à part.*) Ce méchant cousin ne vent pas s'en aller... Prenons notre parti. (*haut.*) Maître Pierre, j'ai quelque chose à vous dire. (*Elle le mène à un coin du théâtre.*)

URBAIN.

Ah ! des secrets !

JOSÉPHINE.

C'est de la part de mon papa, monsieur.

URBAIN, *à part.*

Laissons-la faire, j'aurai mon tour.

JOSÉPHINE, *très-bas à Pierre.*

Je sais bien, moi, pourquoi la noce est rompue.

PIERRE, *demi-voix.*

Vous l'savais ! eh ben, tout est dit.

J O S É P H I N E.

Parlons bien bas, je vous prie. Mon cousin ne sait rien, lui.

P I E R R E, *bas.*

Vous n'êtes donc pas jaseuse !

J O S É P H I N E, *bas.*

Du tout... Écoutez-moi.

U R B A I N, *à part, d'un air piqué.*

Cette conversation finira... j'aurai la mienne.

J O S É P H I N E, *bas.*Air : de *Calpigi.*

Antoine, il est vrai, n'est pas riche ;

Mais il ne faut pas être biche.

Pour marier vos deux enfans,

Vous lui demandez trois arpens. *Bis.*

Trois arpens ! ce n'est pas merveille ;

Mais dites-le moi... dans l'oreille :

Le débat sera-t-il fini,

S'il offre un arpent et demi ? *Bis.*

P I E R R E, *bas,*

Quoiqu'ça signifie ? et où l'prendrait-il ?

J O S É P H I N E, *bas.*

Que cela ne vous embarrasse pas.

P I E R R E, *bas.*

Oh ! morgué ! que d'hillevesées !

U R B A I N, *venant chercher Pierre par la main.*

C'est à mon tour de parler à maître Pierre.

J O S É P H I N E, *avec chagrin et voulant le retenir.*

Nous n'avons pas fini.

U R B A I N.

Oh ! vous finirez après : c'est aussi une commission de mon oncle, mademoiselle.

P I E R R E, *se laissant emmener de l'autre côté de la scène.*

Quoiqu'tout ça veut dire ?

J O S É P H I N E, *à part.*

Que peut-il lui vouloir ?

U R B A I N, *très-bas à Pierre.**Même air.*

Je sais ce qu'il faut que j'en pense :

Trois arpens font la différence.

P I E R R E, *tout bas, à part.*

L'y v'là, ventegné !

U R B A I N, *continuant.*

Je vous réponds qu'en son pouvoir

Antoine voudrait les avoir. *Bis.*

P I E R R E , *bas.*

Oh ! pour ça, je l'crois.

U R B A I N , *continuant.*

Trois arpens ! c'est bien quelque chose.

Mais, parlez-moi *bas*... et pour causer :

Tout serait-il repatrié,

S'il vous en offrait la moitié ? *bis.*P I E R R E , *haut.*

Allons, allons, morgué, vous vous entendais.

J O S É P H I N E , *vivement.*

Oh ! nous ne vous entendons pas du tout.

U R B A I N , *de même.*

Du tout, je vous assure.

## S C E N E X X I I .

LES PRÉCÉDENS, DULIS, *amenant Antoine et Justin dans le fond, et les faisant passer dans la coulisse à gauche.*

D U L I S .

Voilà Pierre avec mes enfans. Cachez-vous là, et ne paraissez que lorsque je vous appellerai.

P I E R R E .

Ah ! v'là M. Dulis.

D U L I S .

Bonjour, maître Pierre. Je vous ai fait mander.

P I E R R E .

A vos ordres.

D U L I S , *avec bonté.*

Retirez-vous, mes petits amis.

P I E R R E .

Oh ! M. Dulis, c'est morgué ben inutile. I savont tout, voyez-vous.

J O S É P H I N E et U R B A I N , *à part.*

Comment ?

D U L I S .

Et que savent-ils ?

P I E R R E .

C'que j'voulions vous cacher... Mais vous l's'auriais bientôt. Qu'voulais-vous ? chacun ses affaires. Trois arpens, ça n'est pas sans conséquence. Les amoureux n'y voyont pas clair. Faut y voir pour eux, vous savais ça.

J O S É P H I N E , *à part.*

Mais je ne comprends pas.

U R B A I N , *de même.*

Je m'y perds.

PIERRE.

Antoine voudrait à présent partager l'différend... l'm'fait faire par chacun d'ces deux biaux enfans la même proposition.

DULIS, *enchanté.*

Par mes enfans ! (*à part.*) J'avais deviné.

URBAIN, *s'écriant.*

La même proposition ! (*se jettant au cou de Joséphine.*)  
ma cousine !

JOSÉPHINE, *transportée.*

Urbain !

PIERRE.

Ah !... dit'donc à présent qu'vous n'vous entendiais pas.

JOSÉPHINE.

Oh ! si fait, nous nous entendions... bon papa !

URBAIN.

Mon oncle !

DULIS.

Embrasses-moi, d'abord... Maintenant expliquons-nous.

URBAIN, *avec feu.*

M. Pierre ! un arpent et demi pour moi.

JOSÉPHINE, *de même.*

Autant pour moi, M. Pierre.

DULIS, *plein de joie.*

Mais cela fait trois.. le compte est bon, mon voisin.

(*Les deux enfans se jettent encore au cou de Dulis qui les presse contre son cœur.*)

PIERRE, *confus.*

C'est morgué vrai, le compte est juste.

URBAIN.

Air : *Voyage!*

Qu'avec plaisir je me rappelle

La récolte de l'an dernier !

JOSÉPHINE.

Comme on vit jouer de plus belle

Et la faucille et le panier !

Nos bleds, nos champs, nos arbres..

URBAIN.

La petite vinée

Tout selon nos desirs, tout fut au mieux.

JOSÉPHINE.

Une moisson plus fortunée

Peut cette fois combler nos vœux.

URBAIN.

Si serrant leurs nœuds,  
Nos amis joyeux,  
Par nous sont heureux...

JOSÉPHINE.

S'ils sont sous nos yeux,  
Joyeux.

URBAIN.

Heureux.

} bis.

JOSÉPHINE.

L'année bis.

Vaudra bien encor mieux.

ENSEMBLE.

L'année, etc.

DULIS, *criant du milieu de la scène.*

Antoine ! Justin ! madame Dumont.

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

ANTOINE, *amenant Justin.*

Nous v'là, nous v'là.

MAD. DUMONT, *amenant Lucette.*

Venez, venez, Lucette, je gage qu'il y a de bonnes nouvelles.

PIERRE, *d part.*

Les v'là tous ; me v'là seul.

DULIS.

Allons, maître Pierre, c'est fini.

JUSTIN, *d Lucette.*

C'est fini !

PIERRE.

Non, ventregué, ça n'est pas fini.

URBAIN et JOSÉPHINE, *avec inquiétude.*

Comment ?

PIERRE, *d part.*

Oh ! que j'somm' honteux ! (*haut.*) En conscience, M. Dulis ; pouvons-je accepter ?

DULIS, *avec gaieté.*

Mais cela dépend de vous.

PIERRE, *cherchant à voiler son attendrissement.*

Non, morgué ! je n'acceptons pas.

URBAIN, JOSÉPHINE, *allant se placer auprès de Pierre.*

{ Que dites-vous ?

{ Ah ! maître Pierre !

A N T O I N E .

Les bons enfans !

J U S T I N .

M. Urbain !

L U C E T T E .

Mademoiselle Joséphine !

Mad. D U M O N T , *à part , avec sentiment.*

Je les reconnais.

P I E R R E , *d'un ton ferme.*

Non , morgué , je n'voulons pas des trois arpens.

J U S T I N et L U C E T T E .

Oh ! mon dieu !

P I E R R E .

Rassurez-vous , mes enfans , et mariez-vous toujours. (*il va chercher brusquement Justin , et l'unit à Lucette.*)

A N T O I N E .

Ah ! c'est ça.

U R B A I N et J O S É P H I N E .

Comment !

D U L I S .

Fort bien , maître Pierre ; mais prenons , là-dessus , l'avis d'Urbain et de Joséphine.

U R B A I N , *gatement.*

Si ma cousine m'en croit...

J O S É P H I N E , *de même.*

Si Urbain est de mon avis...

U R B A I N .

Nous ne nous en dédirons pas ; et ce sera le présent de noce.

J O S É P H I N E .

Va , le présent de noce.

D U L I S .

Doucement , j'ai mes droits là-dessus et je les réclame. Au reste , nous arrangerons tout pour le mieux ; et les noces se feront chez moi.

J U S T I N et L U C E T T E .

M. Dulis , M. Urbain , mademoiselle Joséphine !

D U L I S .

Ma fille , et toi que j'aime à nommer mon fils , n'oubliez jamais le plaisir que vous venez de goûter.

U R B A I N et J O S É P H I N E .

Oh ! jamais , jamais.

A N T O I N E .

Et nous rev'là joyeux ! Viv'Urbain et Joséphine !

(40)  
**VAUDEVILLE.**

Air : de *Wicht.*

**D U L I S.**

Mes chers enfans, cette jour  
Par vous a comblé mon espoir ;  
Le sentiment l'a couronnée ;  
Combien j'aime à vous la devoir !  
Chérir le bien, savoir le faire  
Sans que rien puisse nous coûter,  
Ah ! c'est connaître et mériter  
Le bonheur du propriétaire.

**P I E R R E.**

Voisin, oublions la querelle  
Que j't'faisions mal-à-propos.

**A N T O I N E.**

Nos jeun'gens sont joyeux d'pus belle  
Et nous v'la tretous en repos.

**P I E R R E.**

Gentils enfans ben deign' du père,  
En un clin-d'œil ont tout fini,  
Tous deux, en montrant *Dulès.*  
Avoir ces enfans-là, jarné !  
C'est é'heureux propriétaire.

**Mad. D U M O U T.**

A posséder quelque richesse  
A-t-on enfin su parvenir,  
Faut-il donc disputer sans cesse  
Sur le moyen d'en bien jouir !  
Ah ! le guide qui nous éclaire,  
C'est le langage des bons cœurs ;  
On ne doit pas chercher ailleurs  
La leçon du propriétaire.

**L U C E T T E.**

Comben pour un jour de tristesse.  
J'allons avoir de jours heureux !

**J U S T I N.**

Ah ! jarnigoi, viv'la tendresse !  
J'étions tous seul et nous v'la deux.

**L U C E T T E.**

L'travail écarte la misère.

**J U S T I N.**

T'as mon amour.

**L U C E T T E.**

J'te baillé ma foi.

**M E M E L L E.**

Lucette, }  
Cher Justin, } non cœur est à toi :  
Tu s'ras toujours propriétaire.

**J U R E A T U R , du public.**

Souvent par'un arrêt funesto  
Un auteur privé de son bien,  
En calculant ce qu'il lui reste,  
Trouve qu'il ne lui reste rien.

**J O S É P H I N E , de même.**

Messieurs, le bonheur de vous plaire.  
Lui promet un destin plus doux.  
Faites aujourd'hui que chez nous  
Il soit long-tems propriétaire.

